

À la recherche d'un tourisme alternatif de proximité

FRANCK MICHEL

[michel@univ-corse.fr]

Anthropologue, enseignant à l'Université de Corse • Directeur de l'association Déroutes & Détours

[www.deroutes.com] • Co-fondateur de SuDunia Consulting [www.sudunia.org]

Beaucoup de touristes s'interrogent aujourd'hui sur la nécessité de s'envoler au bout du monde pour retrouver le même univers, mondialisé, qu'au coin de leur rue, pour dormir dans le même hôtel à la décoration "tendance nomade"... D'autant que chacun sait que la découverte, la rencontre des populations locales sont souvent un leurre. Dans ce contexte de renouveau de l'idée de voyage, le court séjour "près de chez soi" retrouve ses lettres de noblesse. Une offre alternative se développe, qui s'adapte à une clientèle exigeante, de plus en plus "verte", à la recherche d'un dépaysement accessible.

Crises (économique, écologique, géopolitique...) et mutations sociales obligent, le tourisme actuel se cherche de nouvelles issues. Parmi elles, le tourisme de proximité a le vent en poupe ces dernières années, sans pour autant reléguer aux oubliettes du voyage l'indispensable quête d'exotisme et d'authenticité. Devant une certaine banalisation et uniformisation, même superficielle, du monde, mais plus encore en raison des prouesses technologiques, informatiques et médiatiques de cette dernière décennie, les candidats au voyage lointain – souvent cher et de plus en plus compliqué dans un univers mondialisé où le temps n'est pas seulement de l'argent mais est aussi scrupuleusement compté – reportent ou annulent leurs rêves d'ailleurs pour privilégier des territoires plus proches. Ces nouveaux espaces à (re)découvrir ne sont pas

forcément connus, mais déjà moins inconnus que ces destinations éloignées pour lesquelles la surinformation dont nous disposons ne suffit plus pour séduire ou rassurer les visiteurs potentiels. Comme autrefois d'aucuns revendiquaient haut et fort "*small is beautiful*", beaucoup misent aujourd'hui, certes plus discrètement, dans un tourisme de proximité nourri au *slow food and travel*, en estimant que le bonheur est dans le pré du voisin plutôt qu'au fond d'une vallée andine ou népalaise, et qu'il se niche peut-être dans les traits du paysan local ou dans le charme des maisons traditionnelles de nos propres Anciens...

Ce "tourisme à visage humain", à faible empreinte écologique, laisse supposer qu'il avait, ce même tourisme, dans l'inégalité et la douleur des rapports Nord-Sud tout comme dans l'impossibilité de gérer une altérité saine et durable, perdu à la fois sa vertu illusoire et le sens de ses missions universalistes si typiquement occidentales. On est loin des périples pour lesquels l'échange et la rencontre en chemin auraient dû façonner un "nouvel ordre mondial touristique", vecteur, comme il est d'usage de dire, de prospérité et de paix pour tous. Même l'OMT n'ose plus sérieusement clamer que le tourisme permettra d'éradiquer la pauvreté ou d'offrir aux pays démunis ce fameux "passeport pour le développement" aussi vanté par les uns qu'attendu en vain par les autres depuis trois décennies. Et c'est en partant des décombres du tourisme international et d'un constat accablant de l'état de la planète que les touristes actuels entendent se rediriger vers des lieux plus cléments, plus compréhensibles, plus accessibles géographiquement, culturellement, linguistiquement et religieusement. À l'ère des réseaux, d'internet et du numérique à tout

va, la tranquillité, la simplicité, la sincérité représentent les nouvelles valeurs "refuges" pour une clientèle en panne de modèles et de projets, mais toujours en quête d'imaginaires et de rêves.

L'AILLEURS À PORTÉE DE MAIN OU DE CLIC

Qu'on le veuille ou non, le tourisme a uniformisé une bonne partie de la planète, l'industrie des loisirs a modelé l'offre et la demande, les rites et les pratiques vacancières. Plus on couche dans des établissements étoilés, moins on dormira à la "belle étoile". Et si le ciel est partout différent, les chambres d'hôtel se ressemblent partout, ou presque. Beaucoup de touristes s'interrogent sur le bien-fondé de s'envoler au bout du monde pour retrouver le même univers qu'au coin de la rue. Plus que jamais aussi, l'ailleurs est à portée de main ou de clic. Avec une marchandisation du voyage et une folklorisation des cultures devenues évidentes, l'esprit de découverte, tout comme l'émotion de la rencontre, ne sont souvent plus au rendez-vous. Ne restent alors que les pleurs et les leurres. Le décor et l'exotisme de façade ne suffisent plus à masquer le vide, à cacher le manque. Nos contemporains souhaitent à nouveau renouer avec le lien social, ils entendent délaisser l'artificialité pour mieux retrouver l'authenticité, tant dans le regard projeté sur le monde que dans les relations avec l'homme et la nature.

Pour voyager en toute liberté, il importe préalablement de se libérer du voyage "sur-organisé" et de ne pas se tromper de voyage. De nombreux touristes aspirent à prendre les rênes de leurs tribulations, ils souhaitent partager et vivre des expériences au plus près des habitants, qu'ils soient Masaïs ou Hmongs, Bretons ou Corses. Il s'avère que ce périple expérimental a plus de chance – ne serait-ce que sur les plans culturels et linguistiques – de réussir avec les seconds qu'avec les premiers, sans oublier, détail essentiel, que les coûts écologique et financier des deux formes de voyage ne sont pas comparables. À cela s'ajoutent encore une dose bienvenue de bonne conscience à moindre frais et la possibilité de partager, en famille ou avec des amis, ce type de rencontre avec des gens intimes au cœur d'un territoire proche. L'exotisme n'atteint sans doute pas la même intensité, mais cela est loin d'être certain, car la profondeur de la relation n'est pas du même ordre. Savourer du cidre breton ou de la charcuterie corse avec des hôtes en écoutant des histoires locales du "pays" risque fort d'être une expérience plus chaleureuse et authentique qu'un plat de nouilles partagé en silence dans une cabane hmong où toute communica-

tion avec les hôtes passe obligatoirement par le filtre d'un guide local, intermédiaire indispensable mais aussi souvent maître absolu dans le rapport entre autochtones et visiteurs. L'authenticité "réelle" en prend un sacré coup, et le voyage au cœur du réel peut se transformer en un spectacle de foire où le folklore et le virtuel se débrouillent pour sauver la prestation touristique proposée à des clients plus ou moins floués.

REDÉCOUVRIR SA LANGUE, SA CULTURE...

Les touristes de proximité ne rechignent absolument pas à participer à des activités ou animations touristiques mais, en général, ils ne veulent plus laisser un tour-opérateur remplir leur emploi du temps à sa guise. Se réapproprié l'espace-temps du voyage, reprendre en main les destinées de leurs vacances sont des priorités pour nombre de touristes qui, parfois après d'amères aventures lointaines, se recentrent sur le proche et le connu. Le familier soudain recèle d'insondables mystères. D'une certaine manière, émerge aujourd'hui de la part du touriste dit de proximité une volonté claire de s'affirmer comme un "consom'acteur du voyage", dans le respect du lieu et de ses habitants, et non plus comme un consommateur passif de circuits touristiques, certes à forte attractivité en termes d'images et de dépaysement, mais entièrement prémâchés et donc finalement bien moins excitants que prévus. N'oublions pas, comme l'a bien rappelé le Norvégien Arild Molstad, que le tourisme est une activité économique redoutable et non pas une œuvre de charité à vocation humaniste : "*Le but du tourisme aujourd'hui est avant tout d'être financièrement rentable et ce, aussi vite que possible*"⁽¹⁾. En effet, l'obsession des opérateurs de ce secteur volatil à toujours vouloir gagner le maximum d'argent en un minimum de temps est la racine du problème qui non seulement rend un "développement durable" du tourisme quasiment impossible mais éloigne également, peu à peu, les visiteurs des formules classiques proposées par les voyagistes.

La volonté de se replier sur ses terres, de redécouvrir sa langue, sa culture, sa géographie et son histoire, bref de *refréquenter* son propre territoire ou celui du voisin n'est pas non plus exempte de contradictions, voire d'"effets collatéraux" indésirables ou négatifs. La légitime soif d'identité ne doit pas virer à la discutable bataille identitaire ; le regard porté sur l'altérité doit se garder de dérapier pour ne pas stigmatiser davantage ces "étranges étrangers" présents dans la cité comme à la campagne. De même, un autre danger persiste avec ces nouvelles formes de mobilités vacancières

à domicile, à savoir le risque de voir réapparaître les infâmes "zoos humains". Ces derniers surgissent lorsque les sédentaires ne voyagent pas, plus ou peu. Cela risque fort d'être le cas ces prochaines années. Bien sûr, le décor planté lors de la période coloniale et les sauvages-primitifs d'antan devenus "premiers des bons sauvages" ne seront pas montrés comme au XIX^e siècle ou même comme en 1931 (où, rappelons-le, 33 millions de visiteurs se sont pressés pour se frotter à l'exotisme à l'Exposition coloniale à Paris). Ces "*peuples premiers, proches de la nature, fiers et attachés aux traditions*" ne seront donc pas montrés de manière dégradante mais fascinante, en insistant cependant, lourdement, sur ce qui les distinguent de nos sociétés et non pas ce qui les en rapprocherait. Un discours essentialiste qui sépare plus qu'il ne relie les humains – le fameux Eux et Nous – aux relents paternalistes et coloniaux, propice à satisfaire et rassurer une clientèle de visiteurs, certes éprise d'exotisme facile mais aussi inquiète du déclin de la France (et de l'Europe) dans le monde. Ailleurs comme ici, montrer aux visiteurs et/ou visités qu'ils sont très différents de *nous* revient surtout à leur expliquer qu'ils ne seront jamais *comme nous*. L'essentiel pour nos habitants et nos touristes dits de proximité consiste à ne pas confondre l'ouverture à l'Autre et l'enfermement folklorique : la première élargit l'horizon, le second interdit la rencontre.

En France, les sinistres zoos humains de la première partie du XX^e siècle ont comblé le besoin de dépaysement et d'exotisme, tout en instruisant d'une manière évidemment orientée la jeunesse et en stimulant les imaginaires et fantasmes du voyage vers les lointaines colonies. Ils proposaient à l'époque une

(1)

Arild MOLSTAD, *Où partir avant qu'il ne soit trop tard ?*, La Découverte, 2009.

“spectacularisation” de l’Autre à l’origine de nombreux stéréotypes encore actuels⁽²⁾. Le dimanche, on allait alors au Jardin zoologique d’acclimatation comme aujourd’hui on va regarder un documentaire de voyage à la télévision ou sur internet... Quelle différence entre le sauvage quasi nu que les Français allaient “dévisager” en famille au parc-zoo dans les années 1930 et ces autres Français, ex-touristes désargentés d’aujourd’hui, qui sont friands des émissions plus ou moins abrutissantes, allant au mieux “*en terre inconnue*” chez les Himbas ou chez les Papous, au pire à la *Ferme Célébrités* en Afrique... Les clichés, qu’ils soient sur-positivés (rousseauistes) ou méprisants (néo-colonialistes), restent rigoureusement les mêmes. En un siècle, les avancées dans les humanités n’arrivent pas aux chevilles des progrès technoscientifiques... Les préjugés surtout ont la vie dure. Le discours touristique dominant n’échappe pas à cette logique mentale, et les pratiques des touristes s’inscrivent en général, plus ou moins inconsciemment, dans les pas de leurs prédécesseurs. Il n’est donc pas malvenu de parler dans certains cas du tourisme international comme d’une forme, nouvelle et pacifique, de colonialisme, en dépit de l’air du temps qui n’est pas propice à ces nécessaires remises en cause.

Lorsque l’authenticité est reconstruite, instrumentalisée dans un but politique ou mercantile, réinventée dans les lieux exotiques reculés, pourquoi encore se déplacer si loin ? Ne vaut-il pas mieux “voir”, ou plutôt “revoir”, les manifestations de cette authenticité à travers des documentaires historiques, ethnologiques, scientifiques, des spectacles d’arts visuels “vivants”, des expositions muséographiques, des festivals musicaux ou des festins gas-

tronomiques, etc. Existe-t-il encore, s’interrogent certains voyageurs, une “vraie” différence entre un village dogon traversé par des touristes français qui vont déguster un plat local chez des paysans maliens, transformés pour l’occasion en figurants de leur propre culture, et un village dogon reconstitué et exposé au centre d’un écomusée dans un village en France, avec des visiteurs qui pourront voir des artisans maliens s’activer pour faire partager leurs traditions villageoises ? Si le premier voyage est plus élitiste et plus coûteux que le second, en revanche rien ne laisse présager que le premier voyage soit au final plus authentique que le second, même si ce sont peut-être des Dogons du Mali résidant à Paris qui seront ou plutôt interpréteront les artisans-acteurs dans les pièces prévues de l’ecomusée... L’exploitation, l’instrumentalisation et la domination ne sont pas forcément plus évidentes dans le second cas que dans le premier : c’est d’abord une situation singulière et chaque cas doit être traité de manière spécifique. Le meilleur peut facilement côtoyer le pire. Il demeure que, souvent encore – par exemple à Port Saint-Père, près de Nantes, en 1994 ou à Hambourg en 2005 –, des “spectacles” culturels et artistiques continuent à ressembler étroitement aux “expositions de villages nègres” des années 1920-30. La question du savoir apparaît ici décisive et une éducation du regard, tout comme une éducation au voyage, pourront progressivement modifier les mentalités et ainsi permettre de mieux lutter contre le racisme et les discriminations.

DES INITIATIVES ORIGINALES, DÉCOMPLEXÉES

En 2010, des initiatives originales, décomplexées de ce passé qui ne passe pas, prennent forme. Ainsi, en Ardèche, le voyageur Point Afrique propose-t-il à ses clients, pour la période estivale, des séjours en hébergements traditionnels africains. Il s’agit d’un “*camp africain*” où l’on trouve plusieurs styles d’habitat : cases songhoï du Mali, paillotes haoussas du Niger, tentes de toile de Mauritanie. Au menu, des produits “locaux” africains, des ateliers artisanaux, des conteurs, griots et musiciens... Une manière, pour les touristes, de vivre et découvrir les cultures africaines sans devoir franchir le “mur Méditerranée”...

Sur une planète devenue difficile à parcourir pour des raisons économiques, sanitaires et sécuritaires, la sensation et l’émotion importent davantage que la réalité, pas toujours très belle à voir d’ailleurs. À l’heure des scanners corporels installés dans les aéroports de Londres ou de Paris vers les destinations “à risque”, des voyageurs peu disposés à dévoiler leur anatomie

(2)

Nicolas BANCEL,
Pascal BLANCHARD,
Gilles BOËTSCH,
Éric DEROO et
Sandrine LEMAIRE,
Zoos humains, La
Découverte, 2004.

refusent d'embarquer... Combien de touristes reviennent déçus d'un circuit pour lequel ils ont eu l'impression d'avoir été trompés ? Les Pygmées, les Masais, les Inuits, les Navajos, les Papous, etc., n'étaient-ils pas les dociles figurants d'un spectacle touristique bien préparé par l'agence de voyages et ses agents locaux ? On notera d'ailleurs que, en raison d'une forte médiatisation pour le moins discutable (*via* certaines émissions télévisées notamment), qui souvent prépare le terrain à de futures expéditions touristiques, des autochtones se transforment rapidement en de formidables acteurs, et metteurs en scène, de leur propre culture...

Déjà, durant toute la période de la Troisième République en France, les "sauvages" exhibés dans les zoos humains grimpaient dans les arbres et grognaient comme des singes. Bien que mal payés, ils étaient si bons comédiens que les visiteurs repartaient du zoo persuadés de l'existence de ces "authentiques" sauvages... Le succès des zoos humains a permis, partout en Occident, de passer du racisme scientifique au racisme de masse ; une transformation opérée avec le concours des champs économiques et politiques. Avec de terribles conséquences, parmi lesquelles celles de mettre sur les routes du monde de nombreux explorateurs et aventuriers nourris aux idéaux de la colonisation et persuadés de la supériorité de l'homme blanc.

Le voyage lointain permet au fantasme de la sauvagerie et autre primitivité de perdurer au-delà des limites de l'Histoire. Ne plus partir aujourd'hui reviendra-t-il à revoir ces "autres" comme hier ? Aujourd'hui, tous les touristes ne sont pas dupes et, devant cet exotisme de masse qui se dévoile aisément sur les grand et petit écrans, d'aucuns préfèrent dorénavant rester à la maison, ou plutôt "chez eux", sur leur territoire, dans leur pays, région ou terroir... Avec, pour certains, la possibilité de retrouver le "bon sauvage" près de leur cheminée, en train de conter sa culture, ou aux fourneaux en train de leur préparer une recette exotique, etc. Expérience originale, le journaliste Marc Dozier a invité ses deux amis de Papous de l'ethnie Huli, Mundiya et Polobi, à découvrir la France. Il en sortira en 2008 un film documentaire, *L'Exploration inversée*, où pour une fois les hôtes français, et leurs rites étranges, sont décrits par les deux touristes papous. Ces derniers traversent et visitent la France mais ils sont en fait également, ne serait-ce que par leur apparence ou avec leurs parures arborées, "visités" par des Français plus autochtones que jamais.

Ce personnage exotique qu'on admire et qu'on recherche n'est évidemment pas à confondre avec cet

autre exotique – indésirable, lui – qu'on méprise et qu'on rejette : à savoir le réfugié, l'exilé, l'immigré... Car le *premier bon sauvage* (potentiel "immigré choisi") est "avec" (sa culture, sa langue, ses rituels, ses costumes, sa musique, etc., même si le tout est éventuellement folklorisé), tandis que le *second mauvais sauvage* (potentiel "sauvageon") est "sans" (papiers, abri, travail, argent, etc., même si rien n'est ici folklorisé). C'est l'épreuve du réel qui perturbe, inquiète et désintéresse nos contemporains d'abord à la recherche de dépaysement et ensuite de divertissement. La connaissance, bon prétexte, viendra seulement par la suite, peut-être. Au total, ce qui embarrasse, c'est la mixité, le métissage, bref l'idée même du mélange. Le voyeurisme touristique préserve de ce doux métissage perçu comme une menace : il met à distance le sujet désiré. Mais l'immigré gêne car il est là, au milieu de tous, et personne ne sait s'il repartira un jour.

L'AUTRE DANS L'AILLEURS

D'un exotisme à l'autre, le tourisme recycle toute culture et "l'autre dans l'ailleurs" peut aussi être remplacé par "le même dans l'histoire". Tout comme l'espace, le temps sépare du présent ; il permet de garder ses distances. Au cœur des campagnes françaises, les touristes (locaux ou non) se pressent pour aller admirer un spectacle médiéval (par exemple, un tournoi de chevaliers) dans un lieu décoré avec costumes d'époque et beau château classé au patrimoine ; même les spécialités culinaires d'antan font de nouvelle recette... Pourquoi n'en serait-il pas de même pour des événements (festivals, pèlerinages, rituels, etc.) en provenance des terres exotiques et lointaines ?

Les touristes “exotiques” pratiquent d’ailleurs déjà cela dans leurs propres territoires-terroirs. En Malaisie, les touristes chinois ou autochtones visitent la “petite Venise” de Colmar (avec maisons typiques alsaciennes à colombages, etc.) comme s’ils y étaient. En Chine, une ville “nouvelle” a même investi dans un urbanisme parisien (avec petite Tour Eiffel et autres effets) pour donner l’illusion aux classes moyennes (incapables pour l’heure de se payer un voyage en Europe) qui emménagent dans ce quartier d’être dans une “authentique” atmosphère parisienne... Jean Baudrillard avait déjà montré avec justesse comment une société vouée corps et âme à la consommation entrait dans une “ère de la simulation”. À sa suite, Umberto Eco a analysé le faux qui, au sein de nos sociétés, prend parfois la place du réel, au point que les deux se confondent au risque de brouiller nos repères. Et nos destinations exotiques aussi.

En 2010, deux exemples parmi beaucoup d’autres viennent ici illustrer le fait que notre planète des loisirs menace bien demain de devenir trop fade pour des touristes en attente d’émotions et d’authenticité sans cesse renouvelées. Sur Copacabana, la célèbre plage de Rio, on ne trouve plus de noix de coco fraîches à la vente ; désormais Cariocas et touristes doivent se contenter de lait de coco en boîte. Une aubaine pour les industriels qui, sous prétexte de “nettoyer” la ville pour la Coupe du monde de football et les JO à venir (2014 et 2016), font des affaires. La funeste centrale nucléaire de Tchernobyl vient de devenir un “nouveau site touristique” (à la fois industriel et de mémoire) qui attire pour l’instant surtout des voyageurs-voyeurs

avides de sensations et d’odeurs fortes...

À l’heure de l’hyper-information en continu, nous ne devenons non plus seulement dépendants de nos fournisseurs d’information, mais aussi des nouvelles autoroutes du voyage. Le voyage se voit ainsi repensé à l’aune d’un monde en mouvement, qu’il soit aux mains des multinationales du tourisme qui nous transportent de camp en camp, ou aux mains des professionnels du virtuel dont le pouvoir de séduction n’a plus de limites... Pierre Gras écrit dans ce sens : *“Bientôt on pourra peut-être se passer d’un voyage – sûrement compliqué, risqué pour la santé ou éventuellement pour notre portefeuille – grâce à la modélisation des sites et aux simulations 3D (comme on le fait déjà pour la visite des Pyramides d’Égypte ou du musée du Louvre), voire grâce à des récits des voyages numériques pré-intégrés : l’Australie comme si on y était, mais sans les crocodiles ni les mille kilomètres de désert entre deux villes”*⁽³⁾.

L’engouement présent pour un tourisme de proximité est donc explicable à partir de plusieurs facteurs qui souvent se complètent :

→ **Quête d’une meilleure qualité de vie au quotidien.**

Une tendance actuelle, voire une mode touristique, qui est apparue voilà déjà une quinzaine d’années à la faveur de l’essor d’une autre mode, celle du “bobobio-écologique”. En effet, les “bourgeois bohèmes”, catégorie de la population occidentale plutôt aisée et éduquée, grande consommatrice de voyages (notamment dits durables, éthiques, écotouristiques, voire solidaires) sont attirés par des produits touristiques originaux et innovants : tourisme à la ferme, circuits à thèmes, écolodges, ethnotourisme...

→ **Quête de dépaysement accessible pour (presque) tous.**

Une nécessité actuelle, liée à la crise économique, notamment pour les classes moyennes, qui pousse de nombreux ménages à reporter ou à annuler certains voyages lointains exotiques, et donc les invite à imaginer puis concrétiser d’autres alternatives, y compris un tourisme de proximité où il serait possible d’avoir accès à des manifestations exotiques ainsi qu’à des “découvertes” d’autres cultures...

→ **Quête de repères stables dans un monde qui ne l’est plus.**

Une volonté actuelle de retrouver ses racines, de redécouvrir son territoire, avec ses fêtes locales, sa campagne et son patrimoine régional, ses spécialités culinaires, etc. Une envie de renouer avec son histoire, locale et familiale, et de ressouder la communauté autour de valeurs communes et d’une identité locale forte qui hélas parfois peut aussi virer à la crispation identitaire, au repli et à la fermeture aux autres... ;

(3)

Pierre GRAS, *Petit Imprécis de voyage*, Homnisphères, 2008, p. 123.

→ **Quête d'un autre monde, meilleur et plus juste.**

Une envie d'évasion, avec le recours au fantasme du nomadisme, mais également de la liberté et de l'autonomie. Un nomadisme de pacotille vient ainsi répondre à cette demande qui s'explique par un enfermement sociétal (surtout liée au monde du travail en sursis et à l'impossibilité de se projeter dans l'avenir).

Dans ce contexte de renouveau de l'idée de voyage, voire de vacances, l'offre d'hébergement et les activités touristiques aujourd'hui proposées se doivent d'être originales et de s'inscrire nettement dans une démarche de développement durable. Les clients vont loger dans les arbres, dans une yourte, dans un tipi, dans une roulotte, à bord d'une péniche ou même dans un phare. L'envie de dépaysement est réelle pour les voyageurs ; il existe de plus en plus d'offres alternatives aux traditionnelles nuitées (hôtels, gîtes, camping). Les désirs d'ailleurs des touristes restent essentiels même à domicile⁽⁴⁾. Ils recherchent donc des émotions fortes au parfum authentique, des sensations inédites qui rompent avec la banalité du quotidien, un sentiment d'être transportés au bout du monde voire dans un autre monde (le succès du récent film *Avatar* est à ce sujet éclairant)...

Ainsi, dans la Sarthe, les touristes peuvent-ils vivre à l'heure amérindienne dans un village dont l'appellation indique la quête fondamentale de nos contemporains : *le bonheur de vivre*... Voici comme se présente cette offre : "*Si vous souhaitez comprendre ce que le terme s'évader veut réellement dire, venez en Pays de Loire pour vivre une nuit ou le temps d'un week-end au village indien du Bonheur de Vivre ! Vous y rencontrerez Jean et Katy, tombés amoureux de la culture amérindienne, qui vous la feront découvrir avec plaisir et passion. Vous apprendrez à travers ce lieu insolite, à découvrir les véritables natifs d'Amérique du Nord et qui sait, peut-être vous prendrez-vous, vous aussi, pour un guerrier Lakota. Un voyage dans la culture amérindienne qui restera dans vos mémoires et que vous pourrez renouveler à loisir dans ce coin d'Amérique au cœur des Pays de la Loire*" (extrait d'un site internet, consulté en 2010, faisant la promotion de la structure). Ce qui se fait ici dans l'ouest de la France – avec pour infrastructure 18 tipis aménagés et au programme une initiation au mode de vie des Sioux – n'est plus une exception : des séjours sous yourtes et tipis sont de plus en plus nombreux en France.

Bien d'autres initiatives plus ou moins alternatives existent et complètent cette offre de yourtes et de tipis, pionnière en matière d'hébergement alternatif. On peut

dormir en hauteur dans les arbres, dans la Creuse ou ailleurs. Nuit dans un hamac, dans une sorte de cocon, dans une cabane..., l'offre est variée. Certains préféreront séjourner à bord de roulottes à la recherche d'un sentiment de liberté perdue, lors de circuits réellement itinérants ou en "roulottes de campagne" pour les nomades de tendance "villégiateurs"... Les sédentaires aspirent toujours plus à un mode de vie en partie nomade, même si cela reste souvent symbolique ou superficiel. Le Canal du Midi offre aux clients marins pour un brin des séjours sur une péniche à toute petite vitesse. On peut encore dormir dans un phare... Le tourisme a cela de fabuleux qu'il permet d'imaginer, ici ou là, des reconversions parfois étonnantes et souvent réellement profitables aux habitants. En Croatie, plus d'une douzaine de phares peuvent déjà être loués pour des séjours touristiques ; en Finlande, les séjours dans des "palaces de glace", lovés dans des igloos luxueusement arrangés, sont à la mode. Plus discutable, en Angleterre une prison a été reconvertie en hôtel, pour des clients qui rêvent de passer une nuit au trou...

Sur le même plan que le voyage-consommation, la commercialisation à grande échelle du nomadisme – et de la philosophie qui le soutient – a commencé depuis environ une décennie. Elle n'est pas vraiment neuve – la récupération de l'idée nomade a puisé dans les désillusions de mai 68 et dans la mythologie romantique des fiers peuples nomades – mais elle s'est récemment largement répandue à tous les pans de la société. En érigeant la mobilité comme *norme*, le nomadisme contemporain envahit tous les aspects de la vie quotidienne, de la vie *normale*. Le noma-

(4)

Franck MICHEL, *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Presses de l'Université Laval (PUL), 2004.

disme est non plus seulement à la mode, il suit et devient la mode elle-même. En un mot, il est *tendance*. Le nomadisme immobile ou le nomadisme à domicile est la preuve que l'idée – et non la pensée – nomade, nourrie d'un imaginaire savamment entretenu par les médias, imprègne désormais les habitudes des sédentaires les plus convaincus.

NOMADISME À DOMICILE

L'actuelle vogue du nomadisme à domicile n'est pas sans rapport avec les nouveaux modes de consommation des voyages. Désormais, même si touristes riment toujours avec sans risques, l'improvisation et l'aléatoire prennent davantage de place dans notre quotidien que le prévisible et l'organisation planifiée. Nous nous dirigeons inexorablement vers une société à vivre (et non plus vers une société à produire), au sein de laquelle nous serons appelés à inventer et à commercialiser de nouveaux temps libres. Mais pourquoi donc s'acharner à calquer le vivre sur le travailler, le loisir sur le labeur ? En matière de voyage, le nomadisme est réinventé pour répondre aux nouvelles demandes – exigences plutôt (le client est roi...) – de la part de la clientèle touristique. Un voyageur, le bien nommé Nomade, propose, en complément de ces circuits classiques sur les lointaines terres nomades (Mongolie, Kirghizie, Tibet), la possibilité d'aller "*se nomadiser*" dans un campement mongol en Aubrac.

Prenons deux autres exemples tirés, pour le premier, dans la presse d'opinion (*L'Express*), pour le second dans la presse féminine (*Avantages*). À la fin du mois de mai 2002, *L'Express* propose un dossier sur les "nomades chics".

(5)

"Nomades chics, choisissez votre camp" (dossier), *L'Express*, 30 mai-5 juin 2002, pp. 3-20.

(6)

"Vacances, vivez-les autrement" (dossier), *Avantages*, n° 177, juin 2003, pp. 83-106.

Dans l'éditorial, signé par Béatrice Brasseur, on peut lire toute l'évolution du sens du voyage aux yeux des Français : "*Les terrains de golf menacent aujourd'hui les allées boulistes et c'est désormais dans le parc des châteaux qu'on gare sa BMW ou son camping-car dernier cri. Pour s'élancer ensuite, en roulotte gitane, sur les chemins du sud de la France dans un périple mi-bobo, mi-bohème. À moins de débarquer, en aventurier de luxe, version faune et fashion, avec bagages monogrammés, dans des lodges africains tout droit sortis des magazines de déco pour sabler le champagne devant la mare aux éléphants*"⁽⁵⁾ (*L'Express*, 2002). Ce type de nomadisme, "*de charme, confortable et sans risque*", s'il fait recette effectivement auprès des "*asphyxiés du bitume*", est à mille lieues, tant géographiquement que philosophiquement, des réalités nomades. Mais il s'agit ici prioritairement de business et, dans ce cas, toutes les entraves à *l'Idée* deviennent légitimes ! Le dossier illustre l'engouement pour le nomadisme de luxe : même la simplicité, voire la pauvreté, y sont scandaleusement bourgeoises. Ambiance *Out of Africa* dans un lodge au Botswana, tentes d'où l'on voit les zèbres et les girafes au Kenya ou tentes bédouines de l'oasis d'Al-Maha, nuit sous yourte en Mongolie et errance sur la piste des chariots bâchés dans le Montana et le Wyoming, ou encore roulotte en Provence et camping au château : la palette de choix qui s'offre au moderne nomade fortuné est sans fin, ou presque. Il n'est par contre pas question de mettre les pieds là où vivent de *vrais* nomades, les Roms par exemple, cela risquerait de casser le mythe et donc les vacances... Ces roulettes gitanes sur les routes des congés payés de l'été n'abritent plus des Gitans, mais des touristes qui les singent. Cet heureux mais douteux nomade moderne joue à ressembler au bon sauvage archaïque. Avec succès, et avec son argent. Dans un dossier intitulé "*Vacances, vivez-les autrement*", le magazine féminin *Avantages* propose en juin 2003 – avant les grandes vacances, il s'agit toujours d'ouvrir l'esprit aux Français et de leur suggérer des idées insolites ! – quelques variantes assez proches en matière de tourisme nomade : à dos d'âne près de Lourdes, une yourte mongole en Aubrac, roulotte en Périgord, sur un pottock dans le Béarn, l'Ardèche au fil de la pagaie, ou encore le chariot bâché en Limousin⁽⁶⁾. Comparé au dossier publié par *L'Express* un an auparavant, le public ciblé apparaît moins prestigieux ; on reste davantage sur le territoire français mais les prestations restent les mêmes. Finalement, que la balade en chariot bâché se déroule dans le Montana ou en Limousin, quelle différence ? Le mythe et le porte-monnaie peut-être, mais c'est peu...

Entre la bourse ou la vie, le voyage sort de toute manière perdant. Le nomade à domicile a, quant à lui, besoin d'une bourse bien pleine s'il veut bien vivre.

L'ailleurs vient coloniser ou dynamiser, c'est selon, des provinces rurales de la France, des régions délaissées par la ville ou l'économie, des zones où la mise au vert est la principale raison de la remise en route. La retraite du monde est non seulement la motivation du voyage, mais elle est aussi le moyen de retrouver le monde. Retrouver son monde. Le nouveau village planétaire en gestation laisse une bonne place à l'ego (avec ou sans "isme").

Havre de paix et terre de résistance, des camisards aux maquisards, des néo-ruraux devenus agriculteurs aux militants écologistes, les Cévennes dépeignent aujourd'hui parfaitement cette rencontre interplanétaire. Marie-Joséphine Grojean recense une partie des actuels occupants sur ces "terres du refus et du refuge" : un éleveur d'autruche côtoie un fabricant de yourtes mongoles, des pasteurs du Lesotho voisinent avec des Amérindiens dont la route s'est arrêtée un jour au cœur des montagnes cévenoles. Les lieux ou les activités n'en sont pas moins exotiques : un château russe, un centre d'études hébraïques, des jardins de figuiers et de bambous, sans oublier des cérémonies indiennes lakotas. À propos des Sioux lakotas réinstallés dans une "réserve" dorée cévenole, l'auteur rend compte de leur message nomade : "La planète est ouverte, mais il faut des points d'ancrage. Ici, c'en est un. Quand il arrivait de ses lointains voyages, Archie disait qu'il revenait chez lui. Il habitait la petite maison à côté. Il descendait de voiture et il disait avec un évident contentement : 'Ma petite maison !'. Pourtant les Lakotas sont des nomades... Ou plutôt, ajoute-t-elle, c'étaient des nomades"⁽⁷⁾.

Avec le voyage lointain devenu plus risqué, les touristes peuvent dorénavant trouver à domicile (dans leur propre pays, région ou ville) tout ou presque de ce que l'ailleurs exotique peut leur procurer : sans prendre l'avion ni d'interprète, et en faisant de substantielles économies. Exceptionnellement, seul rescapé de l'ère du progrès, l'écran plat géant, pour voir et revoir *Danse avec les loups*, *Pocahontas*, et autre *Avatar*...

Le nomadisme vient s'installer à domicile, jusque dans les espaces intérieurs, occuper l'espace de vie habituel, dans nos salons et dans nos cuisines, dans nos chambres et dans nos caves. Avant, on ajoutait des roulettes aux meubles pour les rendre nomades ; maintenant, ce n'est plus seulement le mobilier qui, en quelque sorte, mobilise la mobilité, mais tous les domaines de la consommation qu'étaie la société devant

nos yeux. Dans un article du *Figaro*, Fabienne Reybaud évoque l'évolution de l'idée nomade qui, dans les années 1990, se traduisait par "une obsession du mouvement" tandis qu'aujourd'hui, "le nomadisme devient statique. On est nomade dans sa tête. On est nomade chez soi, en faisant entrer à l'intérieur des éléments qui vont nous permettre de nous déplacer, de voyager virtuellement". La journaliste montre ensuite comment l'univers du design, de la décoration ou encore du mobilier, inspiré par cet étrange esprit nomade, si porteur pour leurs affaires, intègre et mélange le nomadisme à toutes les sauces de la consommation : "Construire une yourte dans son jardin, poser un tapis afghan dans son salon, porter des bottes inuites ou un bonnet péruvien dans les rues de Paris relèvent de la même nécessité : transporter 'ailleurs' chez soi"⁽⁸⁾.

Rendu à portée de main et de portefeuille, le monde est à nous, et le voyage peut s'arrêter au bas de notre porte puisqu'il n'est plus nécessaire de se rendre ailleurs pour découvrir l'autre et son environnement. Tout est là...

Le métissage devient un produit marketing, tout comme le nomadisme. L'objectif des entreprises comme des consommateurs est aujourd'hui de ramener l'ailleurs chez soi et à soi. L'appropriation de la culture de l'autre n'est jamais très loin. Ainsi, dans le domaine des cosmétiques, "le maquillage 'nomade' léger et 'facile à vivre' séduit femmes actives, voyageuses et jeunes générations", peut-on lire dans les colonnes du *Monde*. Danièle Bott évoque le nouveau territoire ouvert au maquillage : "celui du tout-en-un et du nomadisme". Et la journaliste du quotidien du soir de citer la créatrice Terry de Gunzburg dans

(7)

Marie-Joséphine GROJEAN, *Les Cévennes rêve planétaire*, Albin Michel, 2003, p. 249.

(8)

Fabienne REYBAUD, "Nomades à domicile", *Le Figaro*, 12 septembre 2002.

son explication de la mode féminine : “Elles adorent ‘trimbaler’ des échantillons, transporter leurs crèmes dans de tout petits piluliers, obtenir de nouveaux effets de couleur avec un produit unique. Le nomadisme est plus qu’une tendance. Il correspond au style de vie contemporain”⁽⁹⁾.

Le nomadisme envahit ainsi l’univers des sédentaires. L’obsession du mouvement a fait place à un nomadisme statique. Le 11 septembre 2001 est aussi passé par là. On revendique sa propre *nomadité* dans la tête et non plus dans les faits. Ce nouvel esprit nomade est virtuel. Le déplacement se limite à faire ses courses au supermarché du coin où l’on peut se procurer tous les objets nomades de nos désirs. À l’automne 2002, une exposition parisienne au grand magasin Printemps a eu pour thème “Citoyens bohèmes”. Depuis lors, bourgeois et bohèmes en tout genre n’ont jamais aussi bien fait bon ménage.

La nomadité et le nomadisme ne sont plus vus, perçus et vécus par le biais du voyage mais *via* la mode, la décoration, les arts, la musique, la cuisine, les sports, les parfums, le cinéma, l’habitat, etc. On campe le monde dans son jardin, le voyage devient un alibi ou un prétexte. Mais pour satisfaire les besoins de partir sans départ, et dans le seul but d’assouvir leurs envies irascibles de consommer, nos contemporains empruntent, utilisent, exploitent et pillent (comme d’antan, sous la colonisation) les savoirs et les savoir-faire des vrais nomades. C’est l’ouverture officielle de l’ère de l’accumulation du capital symbolique des autres, celui qui appartient aux peuples nomades qui risquent, eux, de disparaître pour de vrai. En ces temps où le voyage devient dangereux et où les frontières se refer-

ment, ce nomadisme à domicile pour Occidentaux en mal d’exotisme évite l’usage du passeport et n’exige point de visa à l’entrée des grandes foires nomades. Mais, ici ou ailleurs, les véritables nomades, dans l’indifférence obscène de notre société, sont exclus à l’intérieur de leurs territoires ou refoulés à nos frontières. Le nomade est décidément partout et nulle part !

BESOIN D’ÉVASION

L’embourgeoisement d’une certaine errance s’avère d’autant plus choquante qu’elle côtoie la véritable errance qui n’a trop souvent plus rien de palpitant à proposer, sinon le partage de sa misère. Dans *L’Homme nomade*, Jacques Attali n’a pas tort de distinguer toute une galerie de portraits nomades, parmi lesquels le “nomade de luxe” contraste fortement avec le “nomade de misère”. L’auteur, dans un exercice risqué de prospective, entrevoit et souhaite l’avènement d’une nouvelle civilisation et d’une “*démocratie transhumaine*” : “*Le monde de demain sera à la fois démocrate, religieux et marchand. À la fois nomade et sédentaire*”⁽¹⁰⁾. Un pronostic optimiste qui parie sur les vertus du nomadisme pour retrouver le bon sens dans un monde déboussolé. Dans l’attente de ce destin heureux, qui tarde à poindre à l’horizon, le désir d’itinérance effectivement présent en chacun de nous ne nous transforme pas pour autant en chercheurs d’aventure avertis ! Le nomadisme de pacotille, à la fois docile et à domicile, provient davantage du besoin d’évasion que du désir d’ailleurs de nos contemporains, même si au bout de la chaîne (ou en tête de gondole du rayon nomadisme en supermarché), c’est l’invasion consumériste qui comble le vide laissé par ce besoin. Le *prêt-à-partir* se transpose, transite en quelque sorte, dans le prêt-à-porter. Et vice-versa. Alors on s’interroge : le prêt-à-jeter, c’est pour quand ?

Le nomadisme est branché et il n’y a pas que les téléphones portables pour nous le rappeler quotidiennement. Mais pendant que notre société de consommation récupère le mot dans tous les sens et à toutes les sauces, l’esprit nomade des quarante millions de “vrais” nomades est en sursis, traqué par les nouvelles forces de l’ordre moral. Ces derniers, futurs vestiges d’une société autre, sont aujourd’hui conviés à rentrer dans le rang ou à disparaître corps et âme. À la suite de *Welcome*, les beaux et récents films *Liberté* et *Harragas* illustrent à merveille le peu d’intérêt porté par nos sociétés, hier comme aujourd’hui, à l’égard des populations nomades, qu’elles le soient de gré ou de force. Si pour nos nouveaux parvenus, il est un loisir ou un

(9)

Danièle BOTT,
“Cosmétique
nomade”, *Le Monde*,
Paris, 27 septembre
2003, p. XIV.

(10)

Jacques ATTALI,
L’Homme nomade,
Fayard, 2003, p. 31.

mieux-être, pour les peuples oubliés ou brimés de la planète, le nomadisme est d'abord un combat inégal contre les gouvernements et les multinationales. Pour ces derniers mohicans de l'errance, vivre en tant que nomade, c'est accommoder l'art de survivre à leur philosophie de la vie. Un nomade à bout de souffle devient un réfugié, bientôt contraint d'occuper un bidonville et donc de délaissier la route. D'autres nomades, comme les *New Travellers*, tentent de reconstruire un mode de vie alternatif, dans des cabanes ou des bus, au risque parfois de sombrer dans une errance qui n'est plus du tout positive. Mais comme le souligne Marcelo Frediani en conclusion de son livre, *Sur les routes*, consacré à ces routards de l'impossible : "Pour la majorité des voyageurs, la vie itinérante est un projet alternatif à leur situation de non-devenir social dans la société de consommation. Et s'il n'y a pas d'entraves légales à la continuation d'un mode de vie nomade dans nos sociétés, le nomadisme perdurera comme une alternative de vie, comme un choix de vie"⁽¹¹⁾.

FAUX NOMADES DÉSORIENTÉS

Avec l'apogée de l'ère de la vitesse et du rendement, d'un temps du loisir réglé comme une montre sur le temps du labeur, notre époque n'est guère favorable à la flânerie, plus souvent synonyme de paresse que de bien-être, d'oisiveté que de savoir-vivre. Voyageurs errant de non-lieu en non-lieu pour s'arrêter uniquement sous l'emprise de la contrainte – à savoir celle de manger et de dormir et, bien sûr, celle de visiter ce qui est *incontournable* –, nous nous transformons progressivement en êtres hagards, des êtres plus roulants que vivants, *sans arrêt* en instance de départ et de divorce à l'essai avec la sédentarité, en faux nomades désorientés constamment en partance. Ce voyage éternel n'est plus un voyage, il est un calvaire doublé d'une course contre la montre, bref un chemin de croix.

Le vrai voyage est ailleurs, il impose son propre rythme. C'est dans le décalage que l'heure du voyage peut vraiment sonner. En voyage ou non, l'homme doit repasser devant et avant la machine : "Le devenir techno-scientifique et marchand du monde, s'il est celui des prouesses et des promesses inouïes, ne suffit pas à en faire un monde mieux humanisé et dont la jouissance serait mieux partagée. Il éloigne de ce qui est la 'chair' de la vie, il médiatise les relations entre les personnes, il instrumentalise le social, il artificialise l'homme aux dépens des affects, des désirs et des passions qui le poussent à transfigurer sa condition et à en fortifier le sens. Ce devenir, fondé sur les nouveaux

pouvoirs et sur les nouvelles sources de la puissance, ne l'est pas encore sur ce qui en ferait l'artisan d'une civilisation inédite. Le risque suprême est là : c'est celui de la répression barbare du vivre, dans un monde pourtant suréquipé"⁽¹²⁾. Nomades contre notre gré, nous sommes devenus les nomades de la mondialisation.

Une *nomadité* plus imposée que librement consentie, plus subie que vécue. Une *nomadisation* infructueuse sur le plan humain et dont le manque de repères et de perspectives engendre un désarroi sinon du désespoir. Plus que le lieu, c'est le sens qui manque de s'enraciner dans nos vies, nous laissant orphelins de destins et de projets. Les valeurs du marché ont remplacé les valeurs d'humanité et, dans ce contexte, les nouvelles mobilités deviennent moins prometteuses, elles dirigent nos pas bien plus que nous le désirons. Le nomadisme de la mondialisation engloutit aussi bien les *job-trotters* que les réfugiés, les vacanciers-consommateurs que les *gens du voyage*. Nietzsche remarquait déjà que sont esclaves tous ceux qui ne disposent pas de deux tiers de temps libre. Mais le temps libre moderne est aussi, souvent, un temps du déracinement soumis à la consommation, un temps entre parenthèses, un temps de perte plutôt que d'enrichissement. Même pendant leur temps libre, organisé selon le mode du travail, les hommes ne peuvent se passer du labeur, reproduisant ainsi le même mode d'être et de penser que lorsqu'ils sont à l'usine ou au bureau. La vie de ce fait ne vaut plus que par le travail. Autrement dit, sans travail pourquoi continuer à vivre ? À voyager ? Et quelles restent les raisons de vivre aux sans emplois, si nombreux pourtant ? La mondialisation libérale œuvre

(11)

Marcelo FREDIANI, *Sur les routes. Le phénomène des New Travellers*, Imago, 2009, p. 245.

(12)

Georges BALANDIER, *Le Grand Système*, Fayard, 2001, p. 272.

contre le nomadisme comme mode de vie. Réinvestir un territoire à vivre implique en général de devoir s'éloigner d'un *terroir-caisse* trop fortement dépendant d'un tourisme mal contrôlé, qu'il soit ou non de proximité, un tourisme qui parfois n'a que faire des autres formes de voyage.

Dans la société nomade en cours d'élaboration, nous n'avons plus comme autrefois des *voisins*, mais seulement des *proches* : ils ne vivent sans doute pas dans la maison d'à-côté mais peut-être dans un ranch en Patagonie ou dans un studio à Marseille. Pour les joindre et les atteindre, le *mobile* et l'*internet* sont les outils inséparables (parfois les seuls), du nomade moderne, isolé, voire incarcéré, dans l'engrenage de sa modernité, et dangereusement dépendant de son incontrôlable technologie. Ceux qui restent en rade dans cette course à la mobilité sont rejetés à la périphérie du monde, de la ville et de son culte du mouvement. Dorénavant, l'urbanité est partout et dans un tel contexte le droit à la mobilité (et aux vacances) pour tous est essentiel, d'autant plus qu'au sein de notre société nomade, le voyage s'avère plus que jamais indispensable à l'intégration. D'ailleurs, le préalable incontournable à l'intégration est l'hospitalité ; une hospitalité dont le sens reste à redécouvrir dans une société vouée à l'individualisme et aux artifices de la consommation.

Dans le secteur du tourisme de proximité misant sur l'altérité et la rencontre des cultures – surtout en termes d'hébergement et de restauration, pour l'instant –, l'offre alternative est de plus en plus étayée et diversifiée. En France, plusieurs dizaines de structures et d'opérateurs proposent des séjours avec location en yourte ou tipi, non plus

seulement en Ardèche, dans les Cévennes ou en Dordogne, mais aussi en Bretagne, en Bourgogne, dans le Languedoc, etc. L'offre alternative se diversifie et s'adapte à une clientèle exigeante et de plus en plus "verte" et engagée, voire militante.

Pourtant, avec la crise économique sur laquelle surfont aujourd'hui aussi les tenants de la pensée du développement durable et les patrons reconvertis dans le capitalisme vert, les produits touristiques "verdissent", sans pour autant proposer d'alternative véritable au tourisme marchand classique ou même de proposition d'évolution, voire de reprise, du tourisme social en sursis.

UNE AUTRE MANIÈRE DE PENSER ET DE DÉPENSER

La société de consommation capitaliste a réussi à transformer le nomadisme en produit tendance : touristique parfois, marchand toujours (par exemple : on revisite aussi son territoire avec un téléphone portable dans son sac à dos, pendant un footing matinal, avec la musique d'un baladeur MP3, puis on retrouve en fin de parcours son 4 x 4 équipé d'un GPS grâce auquel on trouvera le chemin du retour...). De la même façon que, pour le nomadisme, la société de consommation a su adapter à ses besoins "nouveaux", l'univers du voyage, le tourisme et ses infrastructures s'adaptent afin de proposer aux visiteurs des produits qui répondent davantage à leurs attentes du moment. Yourtes, cabanes et tipis occupent cet espace où le rêve se mêle aux affaires. Pour l'heure, ce sont les "bobos" qui manifestent le plus d'intérêt pour ces expériences touristiques, proches de la nature et de la culture, parfaites héritières des "traditionnels" tourisme culturel et autre écotourisme. L'industrie du tourisme domine encore ces nouvelles pistes, pour l'instant marginales, pour un mode du "voyager autrement".

Mais qu'arrivera-t-il lorsque les touristes commenceront à prendre réellement goût à vivre autrement, comme lors de leurs voyages en couple ou en famille passés dans les yourtes et tipis ? Lorsque ces touristes s'interrogeront sur un possible et un radical changement de mode de vie et de consommation ? Autrement dit, lorsque ces citoyens voudront vivre toute l'année comme ils ont vécu le temps compté des vacances ? À partir de là, tout devient possible car les "bobos" découvriront une autre manière de penser et de dépenser, en refusant de consommer et de polluer à n'importe quel prix, de faire un choix délibéré de vie plus autonome et plus écologique – le récent succès des éco-villages ou éco-quartiers atteste déjà de cette évolution –, d'une

part, et des franges moins aisées de la population pourront également partager avec eux ce mode de voyage, mais surtout d'être et de penser en mouvement, que j'appelle "autonmade", et pour lequel les maîtres mots sont nomadisme et autonomie, d'autre part. Deux termes à marier en bonne harmonie pour mieux participer demain à la nécessaire décolonisation des imaginaires touristiques⁽¹³⁾.

MOMENTS VÉRITABLES DE RENCONTRE HUMAINE ET D'ÉCHANGE CULTUREL

Nous pouvons ici tenter d'esquisser d'autres formes de voyage, plus ou moins à domicile, des "séjours" qui soient des moments véritables de rencontre humaine et d'échange culturel, afin de donner corps à l'idée d'un tourisme différent, non prédateur et non exclusivement marchand. Les trois "réorientations" à méditer puis à développer sont les suivantes.

1. Les sociétés émettrices, mais surtout réceptrices, devraient **accentuer les "faits de résistance"**, ceux qui leur permettront de ne pas avoir à vendre leur âme lors de l'arrivée du premier car de touristes. Ils doivent agir dans les cinq domaines suivants qui, bien gérés et défendus, sont ensemble capables de tenir en échec les méfaits de la mondialisation et d'éviter les affres de la folklorisation culturelle sous couvert de "développement touristique" : la langue, les croyances, la culture, l'organisation sociale et familiale, l'histoire⁽¹⁴⁾.

2. Il faudrait **refonder un nouvel "être ensemble"** qui porterait le nom de métissage. Fondé sur la multi appartenance identitaire – être ici et là, être ceci et cela –, ce métissage riche et ouvert s'oppose radicalement aux modèles assimilateur ou communautariste. En ce sens, le métissage propose une voie pour aborder non seulement le tourisme de demain, mais aussi l'impasse des politiques actuelles. Il est déjà le meilleur antidote pour réfléchir à l'ébauche d'une autre mondialisation et pour lutter efficacement contre le racisme. Le monde sera métis ou ne sera pas, et le rôle du tourisme dans cette affaire sera crucial. Ce nouvel univers du voyage, qui ferait du respect son principal héraut, montre l'importance fondamentale, pour tout voyageur, d'avoir à la fois des *racines* et des *ailles*, sans lesquelles aucun envol touristique ou autre ne sera jamais satisfaisant.

3. Il faudrait enfin **cesser de voyager car "il le faut"**, arrêter de consommer des séjours touristiques comme on consomme des tomates ! Les menaces écologiques, premières parmi d'autres, devraient finir de nous convaincre de ne pas simplement voyager parce que tout le monde voyage ! Rappelons ici que les quatre

principaux vecteurs de rencontre par le biais du voyage sont également valables, "disponibles", au bas de l'immeuble ou au coin de la rue : il s'agit du *sport*, de la *musique*, de la *cuisine*, des diverses *expressions artistiques*. Nul besoin d'aller loin pour retisser du lien social, il suffit de reprendre la parole et de se mettre à l'écoute du monde.

Nous définirons ici quatre moyens de voyager autrement, présentés comme autant de nouvelles voies ouvertes pour que nous puissions reprendre en main nos propres voyages, nos expériences collectives et nos découvertes personnelles, sans les déléguer aux marchands de rêves qui fabriquent le décor de notre exotisme pour servir leur fonds de commerce. Voici ces propositions alternatives :

– **soit voyager vraiment différemment**, selon une forme lente et apaisée qui pourrait s'apparenter au *slow travel* (sur le modèle de *Slow Food*), ce qui implique de se libérer du voyage "sur-organisé". Voir le monde avec d'autres yeux, à petite vitesse, en évitant par exemple de monter dans l'avion lorsque cela n'est pas indispensable, et en préférant les transports en commun ou non motorisés, etc.

– **soit rester chez soi** et redécouvrir, voire se réapproprier, l'espace géographique et social proche, son univers de vie, sa propre culture et les contacts qu'elle entretient avec les autres, régionales ou étrangères. Cette option va du *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre (XVIII^e siècle) à *Chemin faisant* de Jacques Lacarrière (XX^e siècle), en passant par Stevenson (XIX^e siècle) qui, avec son ânesse Modestine, arpenteait les sentiers pédestres des Cévennes. Ce "retour sur ses terres" est d'ailleurs à la mode, pas seulement en raison de

(13)

Franck MICHEL,
Routes. Éloge de l'autonmadie.
Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie,
Presses de l'Université Laval (PUL), 2009.

(14)

Jean-Marie FURT et Franck MICHEL (dir.), *Tourismes et identités,*
L'Harmattan, 2006.

la “croissance de la précarité”. Nombre d’agences et officines touristiques (locales ou nationales) exploitent ce filon de plus ou moins bonne manière ;

– **soit voyager chez soi “loin chez soi”**, mais en faisant preuve de réelle ouverture à l’autre, ainsi que d’imagination et d’initiative originales, donc marginales. Trois exemples : inviter des Africains à Noël à la maison pour une fête sénégalaise ou bretonne ; installer une yourte mongole au fond de son jardin et convier l’entourage à la crémaillère ; organiser son propre carnaval de Rio, de Venise, de Nice ou de Bâle, à domicile, avec les voisins et les cousins, etc. Cet exotisme à domicile, bien pensé, évite les écueils du voyeurisme, sans pour autant empêcher des formes, nouvelles ou non, de dépaysement ;

– **soit voyager au cœur de l’immigration**, cela de deux manières au moins. La première consiste à se rendre là où certains ne vont jamais (les “quartiers populaires” plutôt que les “banlieues”...) ; le dépaysement est garanti, et cela peut permettre de véritables rencontres, fondées sur d’autres valeurs que la violence ou le clanisme. La seconde, encore plus intéressante à notre sens : faire des immigrés présents sur le sol français les véritables intermédiaires du voyage culturel, tourisme intérieur, circuit urbain, ou périple lointain ; faire pour qu’ils deviennent les initiateurs de ces voyages inédits, les passeurs aussi d’un monde à l’autre, ce qui permettrait notamment les trois évolutions suivantes :

- mieux connaître l’autre, et donc mieux le reconnaître dans la vie de la cité, mieux le respecter aussi et donc, une fois au loin, mieux appréhender l’ailleurs et ses habitants (ces “étranges étrangers”) ;
- mieux vivre ensemble, et parta-

ger les savoirs (savoir-vivre, savoirs traditionnels et autres), donc lutter avec efficacité contre toutes les formes de racisme et de discrimination ;

- accorder une place réelle, enfin égale, aux immigrés qui sont aussi des enfants de la colonisation, donc aussi un peu du tourisme⁽¹⁵⁾.

Cette reconnaissance, via la rencontre et le respect mutuel, aboutirait à une meilleure intégration, sans oublier les emplois qu’une telle évolution pourrait engendrer. Bref, dans ce scénario, la boucle serait bouclée en quelque sorte, puisque les identités multiples et respectives seraient préservées, et l’épanouissement des uns et des autres, hôtes et visiteurs, nomades et sédentaires, pourrait augurer d’un destin plus durable, enfin orienté vers un mieux vivre ensemble.

RESPECT D’AUTRUI ET CAPACITÉ D’OUVERTURE

Bernard Schéou insiste aujourd’hui sur l’importance de “l’éthique du tourisme durable”⁽¹⁶⁾ tandis que Jean Chesneaux invitait il y a dix ans à une véritable “éthologie du voyage”⁽¹⁷⁾. Au final, c’est toujours le respect d’autrui et la capacité d’ouverture à l’autre qui permettront (ou non) d’entamer un échange équitable ou d’envisager une rencontre sincère.

Remettre l’être humain au cœur même des vacances revient non seulement à contester l’agenda d’une industrie touristique trop rôdée, mais également à redonner à la lenteur toute son importance, cela en voyage comme au quotidien. L’homme “pressé” de Morand est aujourd’hui un homme, parfois oppressé, toujours stressé. Et pour échapper à la spirale infernale et à un abonnement chez le psy du coin, un détour par l’exotisme proche (à commencer par la campagne avoisinante) devient autant un besoin essentiel qu’un désir ardent. Autant une planche de salut qu’une envie de dépaysement.

Bernard Schéou a bien exploré l’indispensable recours à la lenteur pour le touriste en quête de bien-être sinon de durabilité, relevant que plus nos contemporains disposent et usent de moyens technologiques modernes leur permettant précisément de gagner du temps, plus ces derniers manquent de temps⁽¹⁸⁾. Une absurdité de notre époque où culte de la vitesse et course à l’argent se rencontrent sur le front d’un libéralisme matérialiste laissant peu de place à la “butinerie” ou à la contemplation. “Flâner, ce n’est pas suspendre le temps mais s’en accommoder sans qu’il nous bouscule”, précise un autre auteur promoteur de la lenteur, Pierre Sansot⁽¹⁹⁾. Dans ce contexte du “toujours plus”, la flânerie s’apparente désormais, au sein du

(15)

Jean-Marie FURT et Franck MICHEL (dir.), *L’Identité au cœur du voyage*, L’Harmattan, 2007.

(16)

Bernard SCHÉOU, *Du tourisme durable au tourisme équitable*, De Boeck, 2009.

(17)

Jean CHESNEAUX, *L’Art du voyage*, Bayard, 1999.

(18)

Bernard SCHÉOU, *op. cit.*, p. 297.

(19)

Pierre SANSOT, *Du Bon Usage de la lenteur*, Payot, 2000, p. 33.

secteur touristique, à un art de la subversion, à l'image de ce que la décroissance peut représenter dans le domaine de la politique ou du développement. Peut-être ne reste-t-il plus, pour sortir de l'engrenage des loisirs domestiqués et d'un tourisme de masse *low cost* et *low quality*, qu'à (re)partir sur d'autres bases, à "*s'évader du tourisme*", comme le suggère à bon escient Rodolphe Christin⁽²⁰⁾.

En Occident, où une partie des citoyens s'interroge aujourd'hui du bien-fondé, et de l'impact, de nos pérégrinations vacancières et saisonnières, la fin d'un certain tourisme est peut-être le premier signe d'un renouveau (une renaissance ?) du voyage ? Alors, certains jubilent : le tourisme est mort, vive le voyage ! Peut-être, mais difficile de pavoiser lorsqu'on brosse le tableau touristique à l'échelle internationale. Pourtant, comment ne pas encourager nos nouveaux éco-citoyens voyageurs de vouloir changer l'état du jardin ou de l'aire de jeux, à défaut de pouvoir changer le monde ?

Incontestablement, le tourisme possède de nombreux défauts, mais il cache aussi quelques belles et réelles qualités. Rien ne sert d'être manichéen dès qu'on évoque un avis à son sujet. Comme l'écrit Arild Molstad, "*en devenant le principal secteur économique d'un pays en développement sur trois, le tourisme a repris le rôle traditionnel de l'agriculture*"⁽²²⁾, le tourisme a permis à certaines sociétés de relever la tête sur le plan économique mais aussi culturel, augurant ici ou là des formes de renaissances artistiques ou musicales, etc. Surtout, et c'est une tendance lourde, une majorité de nos contemporains (à commencer par les "nouveaux" touristes en provenance de Chine, d'Inde, de Russie, du Brésil, etc.) vont continuer à parcourir le monde dans le but de découvrir d'autres gens, d'autres lieux, pour le meilleur et pour le pire. Le pire, on le connaît et il s'agit de lutter contre lui et ses effets le plus fermement possible. Mais c'est justement ce "meilleur" qu'il faudrait s'attacher à promouvoir, en orientant les choix et en déployant, auprès des hôtes et des invités, une véritable éducation au voyage, fondée sur l'éthique, le respect et sur une approche sensible du monde et de l'ensemble de ses occupants. Sans oublier des formations plus efficaces et plus ciblées à l'intention des personnels et opérateurs touristiques, notamment dans les pays du Sud.

Cela dit, parcourir n'est pas courir, et on ne peut qu'inviter tous les membres de cette planète du nomadisme de loisirs à moins courir le monde pour la simple raison d'accumuler des milliers de kilomètres de bitume ou de photos numériques qu'on voudra au retour montrer aux autres et à soi comme pour se démontrer qu'on

(20)

Rodolphe CHRISTIN,
Manuel de l'antitourisme, Yago,
2008, p. 101.

(22)

Arild MOLSTAD,
op. cit., p. 262.

(23)

Cf. l'ensemble de l'œuvre littéraire d'Edouard Glissant et de Patrick Chamoiseau qui traite de la créolité, du tout-monde, de la mondialité, ainsi de que la "diversalité". Voir également, à propos de cette dernière, les deux opuscules récents qu'ils ont signés ensemble aux éditions Galaade : *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?* (2007) et *L'Intraitable Beauté du monde. Adresse à Barack Obama* (2009). Dans ce dernier écrit, les auteurs considèrent que l'accession d'Obama à la présidence des États-Unis est le signe d'un premier pas décisif vers un possible triomphe de la diversité.

(24)

Pierre GRAS, *op. cit.*,
p. 135.

(25)

Claudio MAGRIS,
Trois Orients. Récits de voyages, Rivages,
2006.

existe, que la vie vaut d'être vécue... Le voyage est souvent une thérapie, mais il ne gagne pas à devenir une solution pour fuir l'ici et le présent.

Rester chez soi est sans doute l'une des voies les plus durables du tourisme, mais elle n'est pas viable et pas toujours si durable que ça, surtout lorsque le renoncement rime avec repli. En effet, pour durer, il faut construire l'avenir et ouvrir les esprits, et le voyage n'est-il pas à ce jour un formidable vecteur de rencontres entre cultures, langues et religions différentes ? La "diversalité", telle que pensée et conceptualisée par Chamoiseau et Glissant⁽²³⁾, est une réponse alternative salutaire à l'universalisme occidental, une autre voie pour penser le vivre ensemble demain. Et le tourisme de demain, en misant d'un côté sur un tourisme de proximité et de l'autre sur un "tourisme lent" (*slow travel*), se doit avant tout d'envisager un rapprochement respectueux avec les autres cultures et sociétés, tout en veillant à préserver au mieux les milieux naturels traversés.

Pour conclure et comme le dit Pierre Gras, "*le voyage peut être un cauchemar ou une chance, c'est selon pour le visiteur comme pour le visité*"⁽²⁴⁾. Il est aussi, selon nous, un apprentissage de la liberté, une prise de conscience du réel qui nous entoure, un risque pour nos certitudes, il est souvent une expérience formidable qu'il importe de ne pas banaliser, de ne pas baliser, de ne pas renier, et surtout de ne pas "marchandiser" à outrance. Pour que les sensations gardent un parfum d'authenticité qui fait précisément le sel de tout voyage. C'est aussi la raison pour laquelle Claudio Magris⁽²⁵⁾ écrit que, aujourd'hui, en dépit du mauvais temps sur la planète, "*vivre signifie voyager*". ■